

SALE MENTEUSE

UNE ROMANCE FEEL-BAD

JOHN WATERS

Gaïa

DU MÊME AUTEUR

PROVOCATION (SHOCK VALUE), Clancier-Guenaud, 1984.
M. JE-SAIS-TOUT, Actes Sud, 2021 ; Babel n° 1870.

Titre original :
Liarmouth: A Feel-Bad Romance
Éditeur original :
Farrar, Straus & Giroux, New York
© John Waters, 2022
publié avec l'accord de The Clegg Agency, Inc., USA

Illustration de couverture : DR

© ACTES SUD, 2023
ISBN 978-2-330-17841-3

John Waters

Sale menteuse

•••

Une romance feel-bad

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Manceau

Gaïa

1

Marsha Sprinkle s'est toujours félicitée de travailler à son compte. Elle est son propre patron et il faut que ça continue comme ça. Elle ne se voit pas du tout obéir aux horaires de bureau, à la pointeuse, ni payer des impôts. Avoir des collègues est inenvisageable, à moins qu'elle puisse contrôler leurs moindres faits et gestes. Marsha est supérieure aux autres. Elle le sait. Plus intelligente. Peut-être pas en ce qui concerne toutes les conneries inutiles qu'on a essayé de lui apprendre à l'école mais dans le domaine des trucs qui comptent. Par exemple, faire payer ceux qui se croient autorisés à lui parler avant qu'elle ne leur adresse la parole. Qui ne se gênent pas pour croiser son regard, comme si violer son intimité était un droit inné. Marsha a simplement l'impression que tous les autres habitants de cette planète sont… disons, trop ordinaires. Banals. Personne n'a le droit de la connaître.

Elle sait qu'elle est encore attirante. Ses quarante ans n'ont pas entamé sa sensualité. Ce dont elle se fout, sauf quand elle peut user de son charme pour punir. Pour piéger. Asservir les incapables qui croient pouvoir un jour la pénétrer. Fourrer leur membre dégueulasse dans n'importe lequel de ses orifices, au-dessus ou en dessous de la ceinture. En particulier dans sa bouche, cette cavité qui refuse de dire la vérité, sauf lorsqu'elle la murmure en privé pour ses seules oreilles. Marsha rejette l'idée même de sexe. Et vas-y que je gémis, que tu me secoues, qu'on se chevauche. Dégoulinants de sueur. De bave. À quoi ça rime ? C'est ce qu'elle veut savoir, Marsha. À quoi ça rime ?!

Oh, elle sait y faire, projeter ses nichons authentiques vers l'avant et rouler sans effort son postérieur toujours bien rond, sans faire cas des mecs tout pantelants qui la reluquent, rien que pour les frustrer, pour torturer ces salauds d'abrutis qui imaginent ne serait-ce qu'une seconde qu'ils pourraient la lui mettre bien profond. Comme ce débile de Daryl Hotchkins, son complice, son faux chauffeur, son esclave sexuel, qui a accepté de travailler pour elle en échange d'un rapport avec elle une fois par an. Parfaitement. Une seule fois, tous les trois cent soixante-cinq jours. Pas une de plus. Et Marsha s'est assurée que Daryl le comprenne bien. Si on divise toute cette débauche en paiement horaire, c'est sûr qu'on obtient un salaire minimum, et pourtant, Marsha a quand même l'impression de surpayer Daryl. C'est un sacré voyage qui le sépare du vagin de Marsha Sprinkle, mais aujourd'hui, mardi 19 novembre 2019, c'est le grand jour, la fin de son périple annuel. Il ne le sait pas encore, mais il y aura un détour. Une impasse. C'est que Marsha Sprinkle n'est l'échéance calendaire de personne.

Mais procédons dans l'ordre. Une journée de travail s'annonce et elle doit se concentrer. Elle s'est toujours sentie en sécurité dans les propriétés saisies qu'ils squattent, souvent un de ces grands manoirs clinquants construits à la chaîne. Elle n'aime pas le mot "squat" – tellement sans-abri, tellement crise immobilière. Daryl sait comment duper les voisins, leur fourre sous le nez un faux bail qu'il a tapé à l'ordinateur et bricole le réseau électrique de sorte que ces ploucs paient non seulement leur propre courant mais aussi le leur. Ils ne squattent pas, ils ont pris en charge une maison que personne d'autre ne pouvait contrôler, nuance.

Marsha aime la déco impersonnelle de ce "château d'entrée de gamme", comme elle a un jour entendu un agent immobilier décrire le logement qu'elle occupe illégalement. Il lui faut des pièces vides autour de celle dans laquelle elle daigne habiter, d'espaces déserts qu'elle se refuse à visiter mais a besoin de

savoir là, existant tristement sans pouvoir bénéficier de sa présence. Et, bien entendu, ces innombrables chambres gigantesques avec salle de bains sont l'endroit idéal où déballer la trentaine de valises qu'elle et Daryl se sont appropriées au tapis à bagages de l'aéroport international de Baltimore-Washington et dont ils ont passé le contenu au peigne fin.

Les absurdes plafonds cathédrale procurent à Marsha la hauteur dont elle a besoin pour ne faire qu'un avec l'éminence de cette maison. Riche et pourtant sans possessions, sophistiquée mais loin d'être née avec une cuillère en argent dans la bouche, un style que personne ne pourrait s'approprier. Les meubles surdimensionnés et hors de prix abandonnés là n'ont pigeonné aucun acheteur, et Marsha en est fort aise. Ils ne peuvent pas lutter contre elle. Elle ne laissera jamais les luxueux canapés d'angle, les tables en miroir néoclassiques ni les ridicules lustres en fer forgé oublier que c'est elle la patronne. Marsha est un manoir clinquant à elle toute seule : trop imposante pour la terre qui la supporte, affront à la nature et à l'environnement, mettant quiconque au défi d'y pénétrer.

Marsha déteste tout ce qui est vieux. Les antiquités. Le vintage. Les objets de collection. Elle trouve que c'est sale. Souillé par les fluides des autres – larmes d'enfants, sperme indésirable, mucosités diverses et même nourriture intruse. Ça ne sent rien, ici. Les odeurs s'immiscent, menacent sa suprématie, la déconcentrent. Elle n'a jamais utilisé de déodorant de toute sa vie. À quoi bon ? Ses aisselles ne sentent rien. Rien du tout.

Les murs sont nus. On les a repeints récemment – elle le sait car il n'y a aucune trace autour des œuvres d'art qu'elle s'est empressée de décrocher. Comment un peintre minable peut-il s'imaginer rivaliser avec la perfection à laquelle elle travaille, la réduire à néant ? Le climatiseur souffle un air réglé sur quinze degrés malgré la fraîcheur de ce matin d'automne. Marsha a toujours chaud, bien qu'il n'y ait pas un

gramme de trop sur son corps entretenu. Elle n'a jamais vraiment faim. Ce serait un signe de faiblesse. Oh, elle sait bien qu'elle a besoin de carburant. Pourquoi on a inventé les crackers, à votre avis ? C'est tout ce qu'elle mange. Pas les bas de gamme. Les Ritz et les biscuits aux grains de sel, très peu pour elle. Elle ne prend que les meilleurs. Ceux de Eddie's sur Charles Street. Ou de Graul's Market à Ruxton. Importés. Ils se digèrent vite et en douceur. Ça entre. Ça sort. De petits granulés qui ne laissent pas de traces et ne font pas de saletés. Par souci d'hygiène, elle prend soin de tirer la chasse des toilettes plusieurs fois par jour afin qu'une eau cristalline accueille ses infimes déjections programmées à heure fixe.

Daryl se voit toujours attribuer la chambre la plus éloignée de la sienne. Là, jour après jour, il peut enchaîner les douches froides en attendant de pouvoir assouvir le désir qu'il nourrit pour elle. Il est de bonne humeur ce matin, obnubilé par l'inaccessible étoile qui viendra couronner ce jour de paie. Daryl n'a pas besoin de grand-chose pour vivre : ses larcins, et la "fente démente" de Marsha, comme il a un jour vulgairement décrit ses parties intimes. Il est de la région du canal Érié, dans l'État de New York, alors que voulez-vous ? Marsha a beau venir elle aussi d'un quartier ouvrier de Baltimore – au nom ridicule de Dutch Village –, ces prétendues "maisons de ville" vantant leurs "baies vitrées" et piscines ne sont pour elle que des taudis mitoyens, qu'elle a vite fuis sans regarder en arrière. Certes, c'est une criminelle, mais distinguée, et plutôt une tête pensante si vous voulez tout savoir. Daryl, lui, n'est rien qu'un voleur ordinaire, et si Marsha n'était pas là pour planifier leurs "actions", il serait à la rue, et c'est là qu'il va finir aujourd'hui de toute façon. Chômage technique. Mise à pied. Appelez ça comme vous voudrez.

Daryl n'est pas repoussant. Elle sait que des mortels inférieurs à elle pourraient avoir un faible pour sa carrure affûtée de bouseux de trente-cinq ans et ses longs cheveux châtain qu'il porte souvent relevés sous une casquette de chauffeur quand

ils sont en mission. Elle a déjà entendu une femme ou deux évoquer son "joli petit cul", quoi qu'elles sous-entendent par là, mais l'assurance présomptueuse dont il fait preuve suffit à lui soulever l'estomac. Elle l'a vu boutonner sa chemise d'uniforme sur son torse de nageur à la fois bizarrement maigrichon et musclé, et, d'accord, il a ce ventre plat avec une ligne de poils châtain clair qui remonte jusqu'à ses tétons, dont la dureté constante a le don de l'exaspérer, mais tout ce que Marsha voit, c'est une piste d'atterrissage pour ses petits spermatozoïdes dégoûtants qui aimeraient bien se faufiler en elle pour qu'elle tombe enceinte. Non merci. Elle a déjà accouché une fois, et elle le paie encore. Il se figure peut-être qu'il va pénétrer son corps de son membre confiant, plein de futurs enfants affligés de coliques et de difficultés d'apprentissage, mais il se fourre le doigt dans l'œil. À défaut d'autre chose.

Le voilà. Foulant d'un pas lourd la moquette blanche immaculée de cet escalier aussi grandiose que ridicule. Marsha ignore la bosse de son pantalon et enfile une perruque blonde coquine mais élégante sur ses cheveux naturellement… qui sait de quelle couleur sont ses cheveux ces temps-ci ? Quelle importance ? C'est la première fois qu'elle porte ce postiche qu'elle a trouvé dans la valise monogrammée sur le tapis numéro quatre de United Airlines. Il y a toujours des trésors de déguisements dans les bagages des autres. Robes de grossesse, soutiens-gorge rembourrés, peaux de bête. Prêts à l'emploi. Papiers d'identité et objets personnels également, qui permettent à Marsha d'éluder la terrible vérité de son quotidien. Comme celle de l'horrible engin de Daryl dardé vers elle. Un jour, il a franchi les limites de la décence en mentionnant qu'il était circoncis. Comme si ça l'intéressait ! Il est là, à exhiber sans complexe le renflement de son pantalon en polyester trop serré faisant partie d'un uniforme de chauffeur qu'ils ont volé il y a des années sur un cintre à l'arrière d'une limousine extra-longue (sûrement la dernière dans laquelle elle ne sera jamais montée, puisque son bal de promo est loin

derrière elle), garée devant le restaurant Prime Rib. Il aime se vanter que ce pantalon lui va toujours, comme s'il s'agissait d'une sorte de flash info érotique. Elle fait semblant de ne pas remarquer la concupiscence de son regard tandis qu'elle enlève un pyjama en soie blanc hors de prix récemment pioché dans une valise d'Alaska Airlines et enfile un tailleur Gucci discret bleu pervenche qui crie au monde qu'elle a la classe. Et dans ce cas précis, la classe affaires, British Airways. Vol 206. Heathrow-Washington D.C. Sans escale. Noël dernier.

— Prête ? demande Daryl, impatient, à la porte d'entrée.

Il est tôt. Très tôt même, 6 heures. D'habitude, c'est un gros flemmard, donc elle se doute qu'il veut avoir fini son boulot dans la matinée pour se préparer tout l'après-midi à lui bondir dessus. Oh, ça pour être prête, elle l'est ! Il ne perd rien pour attendre. Des trucs qu'il est loin de soupçonner. Alors que Daryl ouvre à distance l'absurde garage cinq places, Marsha enfile une veste en laine blanc neige stylée qu'elle a saisie au vol sur un chariot à bagages devant l'aéroport de Dulles. Elle est en partance pour le Nord. Il y fera peut-être plus froid.

Elle fait ses calculs. Aujourd'hui est aussi le dernier jour où ils peuvent profiter de la berline noire qu'ils ont prise en leasing sans jamais verser le moindre cent. Elle veut bien reconnaître à Daryl une qualité : il sait s'y prendre pour bâtir une chaîne de fausses identités en volant le courrier dans les boîtes à lettres et en utilisant les étiquettes pré-adressées que March of Dimes envoie d'office aux gens pour souscrire à de nouvelles cartes de crédit dont on peut augmenter au max le plafond autorisé les trente premiers jours, avant que Mastercard ou Visa ne s'en aperçoive et ne les annule. Il n'y a rien d'autre que la limousine dans le garage. Pas d'outils de jardinage, de tondeuse. Marsha ne tond pas son gazon, elle déménage. S'évapore sans laisser de traces.

Daryl est également bon comédien, et il prend son rôle de chauffeur très au sérieux. On ne sait jamais qui nous observe. Agents immobiliers. Voisins. Il sort la voiture et remonte l'allée

pour prendre sa "cliente". Marsha sort de la maison d'un air régalien. Il fait bon dehors. Mais elle s'en fiche. La météo ne l'intéresse que lorsque les vols sont annulés. Au moment où Daryl bondit de son siège pour ouvrir la portière arrière, elle ouvre la bouche pour dégainer son premier mensonge de la journée mais n'en a pas le temps. Un énorme taon entre par accident dans sa cavité buccale avant qu'elle puisse dire un mot. À l'air libre, cette créature ne semble pas si grosse, mais à l'intérieur de sa bouche, elle lui fait l'effet d'un reptile volant géant du film *Rodan* qu'elle a vu un jour sur le câble. Ses mâchoires ne font pas le poids contre cet effrayant nuisible, qui, en proie à la panique, se met à lui mordre la langue avec sa minuscule bouche suceuse de sang. Mais Marsha peut parer tous les coups tordus de la nature. Au début, elle envisage de cracher ce monstre, puis ses réflexes prennent le dessus et sa langue féroce de tortue, cachée derrière ses lèvres enduites de gloss, arrache l'indésirable à son palais, avant qu'un coup de dents exemptes de toute carie achève l'intrus. Oui, elle l'avale.

— On s'active ! lance-t-elle sèchement à Daryl, qui n'est pas bien sûr de ce qu'il vient de voir.

Sachant qu'elle déteste ses "questions de fouine", il se contente de l'aider à s'asseoir sur la banquette et de refermer la portière sans le claquement qui pourrait facilement lui taper sur le système. Ils sortent de l'allée et traversent le Val de la joie, leur lotissement de demeures chics et toc au nom ridicule. Val, passe encore, mais pour la joie, on repassera. Sur les huit demeures démesurées, sept sont inoccupées ou ont été saisies par les banques. Des paniers de basket portatifs et hors de prix restent plantés là comme des grues flottantes, abandonnés par les enfants sportifs de leurs anciens propriétaires, se languissant qu'un ballon glisse dans leur filet.

Il ne reste qu'un couple en plus de Marsha et Daryl, et comme par hasard ils ont un chien. Qui répond au nom de Frederick, Marsha le sait car elle entend la femme débraillée qui vit là gueuler sur son clebs chaque fois que la limousine passe, après

quoi cette stupide créature déboule en courant et les poursuit. Est-ce que ce clébard est idiot au point de confondre une voiture avec un autre chien ? On dirait bien. Il bave, il aboie, il saute, il retombe, exhibant sa bite en forme de crayon, continue à courir, bondir, colle sa tête de chien débile contre la vitre arrière, comme s'il venait de voir le diable. Ce qui, en fait, est vrai. Marsha ne cligne pas une seule fois des paupières. "Frederick !" se dit-elle. Mais quel nom stupide, putain.

Enfin, ils arrivent dans le monde réel. Un endroit dont Marsha se méfie, loin de la zone de richesse uniforme dans laquelle elle sait se fondre. Bien sûr, Daryl roule en respectant scrupuleusement la limite de vitesse pour ne pas attirer la "police montée", comme il dit. Marsha est bien contente de brûler de l'essence, d'exploiter des ressources, d'emmerder l'environnement. Daryl sait qu'elle aime emprunter Falls Road jusqu'à Baltimore pour aller à l'aéroport, évitant les routiers qui, elle en est convaincue, lorgnent son entrejambe perchés dans leur cabine. Elle se demande s'ils doivent s'arrêter chez Whole Foods acheter les crackers haut de gamme parmi ses préférés (les bios multigraines de la marque de la franchise sont délicieux) mais décide que non. Ce taon lui a laissé un sale arrière-goût dans la bouche.

Au lieu de ça, elle pose une main glaciale sur le dos de Daryl et dit d'une voix faussement amicale :

— Tu sais que tu te dégarnis légèrement derrière la tête ?

— Quoi ? s'inquiète Daryl en ôtant sa casquette pour regarder dans le rétroviseur, en proie à la panique.

— Rien qu'un peu, dit-elle, sentant la montée d'adrénaline que provoquent toujours ses déclarations mensongères. Ça ne se voit pas quand on est face à toi, poursuit-elle en quête de frissons, mais je l'ai remarqué, hier. Ne t'en fais pas, tu peux toujours mettre un chapeau pour cacher la misère.

— Mais je ne me dégarnis pas ! bredouille-t-il en pleine parano, tournant la tête à droite et à gauche pour essayer d'avoir une vue plus complète de son reflet.

Quel benêt ! Tous les jours elle lui ment et tous les jours il la croit. Ce n'est même plus un défi.

Leur trajet maison-boulot, comme Marsha envisage leur sortie bimensuelle à l'aéroport, se déroule sans encombre. Daryl n'ose même pas allumer la radio car il sait que la musique déconcentre Marsha. C'est trop enjoué, trop entraînant, et tous ces halètements en plus des guitares et des autres instruments, ça ne semble pas valoir la peine. Le silence est bien mieux. Le silence, ça lui parle.

Ils passent Roland Park, et un gloussement lui échappe au souvenir de toutes les fois où elle a arnaqué ce supermarché adoré de Roland Avenue, où des familles de la vieille bourgeoisie décatie font leurs courses à crédit. Les clients peuvent bien s'estimer supérieurs à elle parce qu'elle vient de Dutch Village, mais qui a les boules, maintenant ? Ceux qui criaient en toute inconscience leur numéro de compte aux employés de confiance tandis qu'on mettait leurs courses dans leur coffre, ou Marsha, qui les notait et les utilisait pour son propre bénéfice lors d'un passage en caisse ultérieur ? Ah, c'était la belle époque !

Le temps passe vite quand on s'amuse. Ils sont déjà sur Martin Luther King Jr. Boulevard, le trajet urbain le plus direct vers l'aéroport selon Marsha, quoi qu'en dise cet incapable de GPS. L'itinéraire préféré de Marsha l'emporte toujours sur ce que propose n'importe quel stupide appareil de navigation. Elle connaît tous les moyens de s'échapper, et ce n'est pas un ordinateur qui pourra l'aider dans ce domaine.

Malgré la pauvreté, la rage et le désespoir ambiants, Marsha aime bien ce quartier. Pas de mouchards. À chaque feu rouge sont postés des mendiants armés de raclettes, souvent agressifs, qui aspergent les pare-brise d'eau savonneuse puis mettent les automobilistes au défi de ne pas leur donner d'argent pour tout nettoyer. En général, Marsha dit à Daryl de leur donner quelques dollars. Elle respecte leur métier. Eux aussi sont des escrocs. Ce ne sont pas des fainéants. Ils ont un boulot ! Ils se pointent tous les jours au même carrefour, à la même

heure. En uniforme. Marsha est convaincue qu'il y a un souteneur derrière tout ça, qui fait passer les "acteurs" affamés au maquillage et à la coiffure tous les matins, les nourrit, leur fournit des pancartes avec des messages à fendre le cœur joliment écrits, de vrais bébés empruntés ou loués ou bien des chiens errants tout maigres en guise d'accessoires, les dépose le matin et les récupère le soir avant d'empocher tout le fric.

Elle ferait mieux de manger un cracker. Il lui en reste quelques-uns de cette marque gastronomique, au basilic et au poivron, dans le sac à main qui ne contient que ça et qu'elle prévoit d'abandonner au retrait des bagages dès son arrivée. Ils sont toujours dans leur emballage. Bien croustillants. Presque sucrés. Passent sans encombre dans son intestin grêle et son côlon en direction de la minuscule vague de contractions musculaires qu'elle a appris à contrôler pour permettre une évacuation rapide et sans douleur.

Daryl n'est pas spécialement anxieux avant un vol de bagages. Ça l'excite de se sentir serein dans son froc et malsain dans sa tête. En prenant Russell Street, la sortie qui mène à la voie rapide pour l'aéroport, il se rappelle le Hammerjacks, le club de heavy metal désormais rasé au profit d'un stade de football, où il a fait ses premières armes de criminel avant de rencontrer Marsha. Ce soir-là, Marky Mark, le rappeur blanc bien membré, était sur scène, longtemps avant de devenir Mark Wahlberg. Même Daryl était choqué de voir ces jeunes adolescentes sexuellement éveillées et ouvertement encouragées à se déchaîner par leurs mères en chaleur, qui les avaient amenées là à l'occasion d'un concert ouvert à toutes les catégories d'âge. Daryl a presque eu l'impression d'accomplir un geste héroïque quand il a empoché le portefeuille d'une mauvaise mère tombé sous sa chaise. Ne le méritait-elle pas ? Ne venait-elle pas d'écluser deux cocktails à la liqueur de gin et d'en acheter un troisième pour sa fille mineure ? Le portefeuille était là, attendant d'être cueilli. Pas étonnant qu'il ait eu une érection. Le vol c'est du sexe, n'est-ce pas ?

Enfin, il avait trouvé sa vocation. Ses parents avaient beau être divorcés, ça ne les empêchait pas de le seriner pour qu'il trouve un boulot. Son père, Bruce, ancien employé dans une aciérie, était invalide à la suite de l'accident de travail improbable qui lui avait coûté une jambe, mais pouvait-on franchement appeler ça une carrière ? Même sa mère, Betty, virée de la boutique souvenirs du centre de découverte du canal Érié pour consommation d'alcool sur son lieu de travail, avait le culot de lui suggérer de se dégoter un boulot. Qu'ils aillent se faire voir, avec leurs conseils à la con.

Il est sorti du club, porté par une excitation toute nouvelle. Sans essayer de la cacher, il a simplement ajusté son gourdin dans son pantalon de sorte qu'il reste à la verticale, juste sous la boucle de la ceinture de chez Sunny's Surplus qu'il portait depuis des années. Il n'était pas en bande mais bandait dur, s'est-il dit en gloussant. Un sentiment de supériorité tout neuf pulsait dans ses veines.

C'est là qu'il l'a entendu. Un fracas assourdissant. Le bus 22 avait quitté son arrêt, et une voiture qui essayait de le dépasser l'avait percuté dans l'aile. Enfin, Daryl a eu le cran d'agir comme tout criminel de Baltimore sur la même longueur d'onde se le devait : courir pour monter à bord du bus et faire marcher son assurance. Se choper un "coup du butin", comme disaient les escrocs les plus anciens en référence au coup du lapin, soit la technique consistant à feindre un traumatisme cervical pour empocher des dommages et intérêts.

Étonnamment, son érection ne faiblissait pas. La montée des marches a été un peu douloureuse, mais quelle importance, c'était encore plus sexy d'enchaîner sur une seconde arnaque alors qu'il était à peine sorti de la première. Les quelques passagers chanceux se tenaient déjà la nuque en gémissant. Il a boité jusqu'à un siège vide et s'est tenu le genou comme s'il avait été douloureusement heurté dans l'accident. Même le chauffeur de bus feignait des blessures en appelant son référent pour signaler l'accident, exagérant la vitesse à laquelle il

roulait pour faire croire au pire. Daryl se savait entouré d'escrocs de la même espèce que lui et pour la première fois, il a eu l'impression d'appartenir à une communauté.

Et puis, elle est montée à bord. La dernière. Elle était différente des autres. Sa coupe de cheveux en forme de parenthèses encadrait son visage mécontent comme des rideaux de théâtre. Son maquillage n'était pas destiné à séduire mais à intimider. Elle a lancé un regard noir à Daryl, qui le lui a rendu avant d'écarter les jambes pour lui montrer qui était le patron. Sans prêter attention à son étalage génital, elle s'est assise sur le siège voisin pour lui montrer qu'elle ne le craignait pas, tandis que l'enquêteur des services de transports du Maryland montait à son tour dans le bus parmi les grands blessés qui se tenaient le dos et gémissaient de douleur. Marsha s'y est mise elle aussi, à la grande surprise de Daryl, qui n'avait pas compris qu'elle jouait dans son équipe. C'est qu'elle commence à me plaire, s'est-il dit en se levant pour lui passer devant et être le premier à remplir sa déclaration, avant que les témoignages mensongers deviennent redondants aux yeux de l'expert répartiteur des transports. Daryl a fait en sorte de marquer une pause avec son entrejambe pile face au visage de Marsha. Ce dont il ne s'est pas rendu compte, c'est que si la bosse de devant était toujours là, celle de derrière – son portefeuille – avait disparu. Marsha venait de le lui subtiliser.

Il l'a eu mauvaise pendant neuf longues années. Et puis il l'a revue. Chez Nordstrom, dans le centre commercial de Towson. Elle était à peu près la même, en plus méchante. Ses cheveux avaient changé, mais qui ne changeait pas de coupe en neuf ans ? Ceux de Daryl étaient longs à présent, un peu gras, mais ça faisait cool. Il le voyait au regard des femmes. Des femmes qui n'étaient rien comparées à cette bombe *caliente*. Sa queue a pratiquement bondi hors de son caleçon, à l'affût, lorsqu'il a repensé à ce vol à la tire effronté. Mais qui se souciait encore de son vieux portefeuille ? Elle pouvait bien en faire ce qu'elle voulait, tant qu'il pouvait faire pareil avec elle

à présent. Mais il valait mieux attendre. Il se dirigeait vers le bureau du responsable avec aux pieds une paire de Nike d'apparence assez neuves dont l'une avait un accroc, paire volée dans un gymnase et qu'il espérait se faire rembourser en prétendant que son pied s'était coincé dans l'escalator du magasin. En général la combine rapportait une centaine de dollars – les gérants vous donnaient cette somme pour se débarrasser de vous. Mais on ne pouvait arriver à ses fins en se pointant avec une trique pareille.

Elle était en train d'ôter un manteau exposé sur un mannequin du magasin. Elle bosse là ou quoi, s'est-il demandé, ahuri, en faisant demi-tour en haut de l'escalator pour descendre mener son enquête. C'était elle, pas de doute. Elle était en train de piquer ce manteau ! Et que je coupe l'étiquette antivol avec un cutter et que j'enfile le manteau au beau milieu du magasin. À ce moment-là, leurs regards se sont croisés. Son dard criminel a eu un sursaut involontaire. Presque en signe de respect. Elle a baissé les yeux et l'a reconnu. Lui et l'engin. L'escroc du bus et son pénis expressif. Le duo qui ne semblait pas la craindre. On va bien voir, s'est-elle dit en tournant les talons pour prendre l'escalator. En admiration, en transe, Daryl l'a suivie, sa queue montrant le chemin.

Il n'en revenait pas. Marsha et lui se rendaient tous les deux dans le bureau du responsable pour une arnaque. Elle a déboulé à l'intérieur la première sans prendre la peine de fermer la porte avant de remplir un formulaire d'embauche, probablement à l'aide d'un faux nom et de coordonnées bidon. Il fallait le reconnaître : qui la soupçonnerait de vol si elle venait se faire embaucher en portant le manteau qu'elle volait ? En sortant, elle n'a pas eu un regard pour lui, ce qui a laissé son pénis avec une impression de rejet, mais qu'est-ce que Daryl y pouvait ? Il devait se lancer dans son petit laïus fait de "Je viens de déchirer ma basket dans votre escalator défectueux", et, pour une fois, on l'a cru. Il est même reparti avec deux cents dollars ! Un record. Cette diablesse était peut-être son porte-bonheur !

Dehors, elle l'attendait. Au volant d'une berline de luxe, rien de moins.

— Montez ! lui a-t-elle ordonné par la vitre côté passager.

Il s'est exécuté. C'est le jour où ils ont volé l'uniforme de chauffeur. Le jour de leur premier vol de bagages. Elle avait besoin de lui sans son pénis, il avait besoin d'elle avec. Ils formaient une équipe, mais leurs besoins n'auraient pu être plus éloignés.

2

Daryl et Marsha prennent la sortie de l'aéroport et se mettent à fond dans la peau de leurs personnages. Il la dépose au niveau supérieur, près de l'enregistrement de Southwest Airlines, qu'ils préfèrent pour sa proximité avec l'endroit où les passagers des vols Delta débarquent. Elle attend qu'il vienne lui ouvrir et sort sans croiser le regard des porteurs fouineurs et avides de pourboires, qu'elle soupçonne d'avoir leur propre arnaque aux bagages. Marsha, dans son rôle, remercie poliment Daryl tandis qu'il se penche douloureusement au-dessus de son engin toujours dur comme la pierre pour sortir du coffre le bagage à main de sa passagère. Il pose la valise sur le trottoir et tire la poignée jusqu'au clic. Au moins, les accessoires ont été réglés, pense-t-elle, soulagée. Y a intérêt à ce que les roulettes ne couinent pas. Il lui est arrivé de mettre Daryl à l'amende pour ce genre de fautes inexcusables. Marsha a rempli cette valise destinée à l'abandon de vêtements volés inutilisés afin qu'elle n'ait pas l'air vide si un homme courtois, n'y voyant que du feu, voulait l'aider pendant la procédure d'enregistrement à laquelle elle fera semblant de se plier. Daryl lui adresse un au revoir professionnel mais se débrouille pour ajouter un regard complice et lubrique avant de se remettre au volant et de partir. Dans tes rêves, songe-t-elle. Marsha ne fera jamais "un" avec qui que ce soit, et surtout pas lui. Ni aujourd'hui. Ni demain. Jamais.

Marsha ne compte pas s'envoler, juste voler. Des bagages. Mais pour l'instant, elle doit se montrer prudente, attendre son heure. Ne pas attirer l'attention jusqu'à ce que le Vol Delta 1411

qu'ils ont repéré atterrisse à 8 h 15, et qui, selon son application Flight Tracker, arrivera avec quatre minutes d'avance porte D11. Pour ne pas se faire remarquer, elle se poste au bout d'une longue file d'attente pour s'enregistrer sur un vol Southwest Airlines, sachant qu'elle n'atteindra jamais le comptoir avant que les passagers Delta sans bagages à récupérer sortent et, sans s'en rendre compte, lui signalent que l'heure du crime a sonné.

Marsha aime bien les vols Delta car cette compagnie s'engage à ce qu'on récupère ses bagages en vingt minutes, faute de quoi ils vous créditent d'un bonus de deux mille cinq cents miles. Elle a compris depuis longtemps qu'elle doit subtiliser des bagages de classe éco car les passagers de première descendent en premier et leurs valises arrivent tout de suite, mais le temps de vider les compartiments au-dessus de leur tête, de marcher au ralenti derrière les familles avec poussette et les handicapés en fauteuil, les passagers de classe éco mettent une éternité à débarquer et à trouver leur chemin jusqu'au tapis roulant. Et quand ils arrivent, Marsha est déjà loin avec leurs bagages.

L'avion d'aujourd'hui est un vol de nuit en provenance de Las Vegas. Parfait. Ils seront dans le cirage. Marsha aime bien les vols qui viennent de climats plus chauds. Les valises contiennent en général des vêtements d'hiver que leurs propriétaires ne portent jamais le reste de l'année. Beaucoup auront encore l'étiquette du pressing. Tout propres. Immaculés. Non contaminés par des parties intimes.

Elle n'est pas non plus du genre à perdre une occasion de mentir.

— Vous avez entendu la nouvelle ? dit-elle soudain, faussement inquiète, à la famille stressée qui vient de se glisser derrière elle en bout de file. Il neige à Atlanta !

— Vous plaisantez ! geint le père.

— Je sais, dit Marsha, je suis certaine qu'ils vont annuler notre vol.

— Oh non ! crient tous ceux autour d'elle qui ont entendu.

Tandis qu'ils cèdent à la panique et se mettent à passer des coups de fil aux personnes censées venir les chercher, elle glousse dans son coin. Le mensonge, c'est comme le sport ; il faut s'y adonner un peu quotidiennement pour rester en forme. C'est presque un métier.

À présent, Daryl est sur le parking couvert temporaire où se garent les chauffeurs accueillant des passagers. Après trois cent soixante-quatre jours d'éjaculation retardée, il sait qu'il risque un orgasme rétrograde, au cours duquel le sperme, au lieu d'être évacué vers l'extérieur, remonte dans la vessie. Il n'a pas subi tout ce cirque pour un orgasme sec. Pas pour décharger à l'intérieur de lui. Est-ce qu'il ne s'est pas suffisamment fait baiser en bossant pour elle ? S'il n'a qu'une occasion par an de se vider les burnes, il veut que son sperme défonce le plafond et atteigne les étoiles. Et au centre de cette galaxie se trouve vous-savez-qui. Aujourd'hui, c'est le grand jour. Il a l'impression d'être à Cap Canaveral.

Marsha repère toujours les premiers passagers de Baltimore à sortir du terminal pour récupérer leurs bagages. Ils parlent tellement fort ! Et cet abominable accent ! Si elle arrive à l'éradiquer de son discours, pourquoi en sont-ils incapables ?

— Descends l'escalier mécanique, entend-elle une femme âgée crier à son mari qui marche devant elle, comme s'il pouvait aller ailleurs.

Escalier mécanique ? Marsha n'a pas entendu ça depuis des dizaines d'années, mais voilà, c'est ça, Baltimore. Rien ne change. Un autre passager arbore un sweat à capuche de OCEAN CITY, MARYLAND. Seigneur, comment peut-on aller là-bas, s'étonne-t-elle. Mais ça l'assure d'une chose : le vol de Vegas est arrivé. Elle attend qu'un plus grand groupe de voyageurs débarque d'un autre vol pour se mêler à eux sans que personne ne se rende compte de quoi que ce soit.

Elle descend l'escalator. Incarner un passager de classe éco n'est pas évident. Elle, elle est première classe jusqu'au bout des ongles, mais tous les vols à destination de Baltimore sont

classe affaires, au mieux, quoi qu'en dise la compagnie, alors elle accepte tant bien que mal cette humiliation. Et puis, une classe éco bondée, c'est tout à leur avantage. Mais il se peut toujours qu'il y ait un problème. Comme cette fois où ils ont failli se faire pincer à l'aéroport de Philadelphie, quand ils ont abusé de l'hospitalité des bagages de leurs hôtes et se sont fait six séances de pillage en un mois. Elle a dit à Daryl que ça suffisait, mais il a insisté, c'était "tranquille". Un de plus ne ferait pas de mal. On parie ?

C'est un autre escalator qui leur a sauvé la vie ce jour-là. Marsha venait de se mêler à un groupe de passagers qui descendaient vers la zone de retrait des bagages, habillée plus que simplement d'un jogging et de chaussures de course, quand elle a entendu derrière elle :

— Hé, hé vous, là !

Deux agents de sécurité, qui avaient dû la reconnaître grâce aux bandes d'enregistrement, se dirigeaient vers elle. En descendant la dernière marche, elle a vu Daryl au loin qui attendait parmi les autres chauffeurs avec leurs pancartes, mais il était trop tard pour le prévenir. Tout de suite, elle a fait comme si son faux bagage cabine se coinçait dans les griffes de l'escalator, provoquant un embouteillage de voyageurs. Certains criaient, d'autres sont tombés, quelques chanceux ont réussi à sauter par-dessus son sac et à atterrir debout, tandis que d'autres, plus téméraires, comme les flics, ont sauté par-dessus la rambarde à mi-chemin et n'ont pas eu la même chance.

Comprenant immédiatement qu'il fallait s'arracher de là, Daryl a profité de l'agitation pour se faire la malle, tout comme Marsha, qui s'est débarrassée de son imper Chanel et de sa perruque poivre et sel dans un chariot à bagages vide que de paresseux employés de l'aéroport avaient sottement laissé à disposition gratuite des voyageurs. Tandis qu'elle se faufilait en direction du parking en empruntant les détours d'un trajet compliqué qu'ils avaient répété deux fois, elle savait qu'ils s'en sortiraient. Il était déjà au volant, avait démarré,

et tenait pour elle une perruque rousse et une veste de couleur neutre qui ne jurerait pas avec le jogging qu'elle portait. Le carton d'accoutrements qu'ils gardaient dans le coffre de tout véhicule dont ils se servaient leur avait sauvé la mise plus d'une fois, et Daryl veillait à le garnir régulièrement. Marsha s'est engouffrée à l'arrière, a enfilé son nouveau déguisement, levant la tête aussi haut qu'une rousse naturelle l'oserait. Ils sont partis sur les chapeaux de roues, bredouilles mais libres. Il était temps de s'établir ailleurs. Baltimore, nous voilà. Encore.

Mais aujourd'hui, tout se passe à merveille. Daryl l'attend au pied de l'escalator qui mène au retrait des bagages, comme prévu. Oh, mais il se croit drôle. Il a fait une vraie pancarte. On peut y lire BARBARA MACKLE, une blague entre eux qu'elle n'en peut plus de partager avec lui. De nos jours, Barbara Jane Mackle, telle qu'on la connaissait en 1968, a pratiquement sombré dans l'oubli, mais à l'époque c'était cette fameuse héritière de vingt ans originaire de Miami kidnappée pour une rançon, enterrée dans une boîte pendant trois jours avant d'être finalement déterrée et secourue. Étrangement, ce fait divers ravit Daryl, alors elle le laisse dérouler toute l'histoire chaque fois qu'ils doivent faire la conversation. Mais aujourd'hui, c'est la dernière fois qu'elle devra se farcir toutes ces foutaises. Ce qu'elle aimerait, c'est enterrer son pénis dans une boîte et le laisser mourir d'asphyxie.

Marsha lui adresse le hochement de tête de celle qui a trouvé son chauffeur, et il s'empare aussitôt de son faux bagage cabine pour le faire rouler jusqu'au carrousel numéro deux, où les bagages des vols Delta sont en général livrés. "Carrousel" ? Qui a bien pu coller ici ce terme trompeur ? Il ne s'agit pas d'un manège, se dit Marsha, agacée, en voyant un idiot de gamin assis pile au bord du tapis roulant tandis que ses parents ne se soucient absolument pas de cette infraction aux règles de sécurité. Ils ne peuvent pas lire l'écriteau qui est sous leur nez ou quoi ! NE PAS S'ASSEOIR NI JOUER SUR LE